CONSIDERATIONS SUR L'INTRODUCTION DE L'IMPRIMERIE A MADAGASCAR

par
Vincent BELROSE-HUYGHUES

Chargé d'un cours sur l'Histoire des Progrès Scientifiques et Techniques à l'Université, je me suis consacré depuis déjà deux ans à l'étude de l'Imprimerie afin de pouvoir nourrir mon enseignement.

Mes recherches ainsi que la commémoration du cent-cinquantième anniversaire de l'introduction de cet art à Madagascar célébrée en 1976, m'ont convaincu de ce que l'histoire de l'imprimerie dans l'île n'était pas aussi bien connue qu'on pouvait le croire et que certaines incertitudes, certains oublis et parfois certains mythes l'obscurcissaient encore. D'autre part il me semble que certaines conséquences culturelles et sociales de l'introduction de l'imprimerie n'ont guère été soulevées jusqu'à présent.

I

L'IMPRIMERIE ET L'EVANGELISATION

Le succès rapide de l'introduction du christianisme en Imerina doit incontestablement beaucoup à ce moyen rapide de multiplication des textes religieux qu'est l'imprimerie. Cela n'a rien d'étonnant car, dès son origine, chinoise, coréenne ou allemande, l'imprimerie a d'abord été un outil de propagande religieuse puis, rapidement, politique. De ce fait elle n'a pu servir d'abord et le plus souvent à la multiplication puis à la diffusion de masse de textes de la taille de la Bible. Reprenant l'étude des relations entre la diffusion de la Réforme protestante et celle de l'imprimerie, les historiens européens ont renoncé à faire de la Réforme la «fille de l'Imprimerie». comme on avait

UNIVERSITAIRE BIBLIOTHEQUE TANANARIVE

jusqu'alors l'habitude de le faire, «il ne faut pas exagérer le rôle joué par l'imprimerie dans sa naissance et sa diffusion ; un livre à lui seul, même la Bible, n'a jamais convaincu personne» (1).

La Réforme n'est pas née de la Bible, mais bien plutôt des 95 thèses *Pro declaratione virtutis indulgentium,* affichées par Luther mais aussitôt traduites en langue vulgaire, imprimées à des centaines d'exemplaires, répandues et discutées à des kilomètres de Wittenberg. De la même façon, le marxisme doit plus au petit Manifeste, traduit dès 1848 en quatre langues et répandu partout, qu'à l'énorme *Capital* resté inachevé. C'est une fois assurés de leur audience que les révolutionnaires religieux ou politiques (et le missionnaire en est un pour la société qu'il évangélise) répandent le Livre. Le livre est alors «témoin tangible de la conviction qu'il matérialise par sa possession. Le livre fournit des arguments à ceux qui sont déjà convaincus, leur permet d'approfondir et de préciser leur foi, leur donne des réponses à des questions posées par le contexte (surtout s'il est hostile) et permet de rallier les hésitants» (2). Le grand mouvement d'évangélisation de masse que représente la Réforme en Europe, pas plus que les Missions protestantes du XIXème siècle qui en sont le prolongement outre-mer, ne se sont appuyé d'abord sur un outil aussi étrange, aussi volumineux que la Bible, même traduite en langue vulgaire, mais d'abord et avant tout sur des feuilles imprimées, placards, affiches, tract, images, puis sur des livrets regroupant quelques feuilles, recueils de cantiques, extraits des Ecritures, sermons, livres d'édification (3). Il ne pouvait en être autrement du fait même que l'on recherchait une conversion de masse, donc un public pas ou peu familiarisé avec un mode de communication écrit.

«L'écriture, donc l'imprimerie, ont gardé pour la plus large majorité des alphabétisés, le rôle de leurs origines ; non pas un instrument de la pensée spéculative, mais procédé d'information pratique, souvent proche de l'information orale par la mémorisation» (4). Même la lecture religieuse ou récemment politico-religieuse, qui a constitué dans toutes les civilisations et jusqu'à aujourd'hui la part ordinaire de ceux sachant lire et écrire, n'a pu prendre sur la part majoritaire qui revient à la communication audio-visuelle.

«L'organisation totale de l'activité mentale autour de l'écriture n'a pu être réalisée que par une minorité aux aptitudes particulières ; pour la plupart des hommes, la lecture d'inscriptions courtes et de caractère pratique est normale et facile alors que l'application de la pensée au fil d'un texte même concret exige un effort cérébral d'imagination épuisant» (5).

(1) Lucien Febvre et Henri-Jen Martin, *L'apparition du Livre,* Paris, A. Michel, 1971, p. 400 et sq. : Le livre et la Réforme.

(2) *Ibid.*

(3) Robert Mandrou, «La transmission de l'hérésie à l'époque moderne» ; *Colloque de Royaumont, 27-30 mai 1962. Hérésies et Sociétés dans l'Europe pré-industrielle, XI-XVIIIème siècles,* Paris, Mouton, 1968, pp. 280 à 289.

(4) André Leroi-Gourhan, *Le geste et la parole, technique et langage,* Paris, A. Michel, 1964.

(5) *Ibid.*

Dès lors on ne peut que s'étonner à lire les premiers missionnaires, puis les historiens malgaches et européens jusqu'à nos jours, du privilège exorbitant accordé à l'impression de la Bible malgache dans le déclenchement de la conversion en Imerina (6). Les catholiques eux-mêmes, dont longtemps ce ne fut pas le souci majeur, se font une manière de mauvaise conscience et rappellent soudain à l'envie les premières tentatives d'impression en malagasy auxquelles ils se livrèrent dès le XVIIème siècle (7).

Cela est d'autant plus étonnant que la réalité des faits contredit l'affirmation selon laquelle la Bible aurait été la première et la plus importante en nombre des œuvres imprimées par la London Missionary Society à Antananarivo, jusqu'en 1830.

Rappelons d'abord que les techniques d'évangélisation employées durant les premières années par les missionnaires britanniques, n'étaient pas fondamentalement différente de celles des Lazaristes français qui les avaient précédés sur la côte est. Bien que l'étude des techniques de conversion catholique demeure très en retard, on peut juger d'après les études faites sur les Antilles ou l'Amérique latine (8) durant la même période qu'elles ne différaient guère de celles mieux connues utilisées en France (9). Les «objets de piété», y tiennent un rôle primordial ; chapelets, scapulaires, crucifix, petites croix de métal, médailles et bagues bénies, recueils de cantiques, livres de piété, gravures, images coloriées, etc. La distribution de ces «petits présents» religieux a toujours servi aux missionnaires catholiques à créer des liens de sympathie avec les populations païennes qu'ils abordaient. Ce fut le cas à Madagascar durant tout le XVIIème et le XVIIIème siècle (10). Les protestants abandonnèrent tout de suite, en Europe comme outre-mer, ce qui dans la panoplie missionnaire sentait par trop la superstition, mais ils conservèrent et le principe de la distribution et l'essentiel du matériel imprimé, en particulier les images. Cela se comprend aisément si l'on songe, qu'en Europe comme dans le monde, les poussées évangéliques protestantes visèrent toujours un public peu ou pas alphabétisé, qu'il fallait d'abord instruire, public la plupart du temps composé d'enfants à l'outillage mental plus sensoriel que conceptuel. L'imprimerie répondait merveilleusement à ce double projet : instruire pour évangéliser.

(6) Voir les *Histoires* de Ellis, Sibree, Clark, Rabary, les écrits de Cousins et le livre de L. Munthe *La Bible à Madagascar*, Oslo, 1969 et aussi l'article de F. Brot, *L'imprimerie et la Civilisation à Madagascar*, in *Revue de Madagascar*, 1906, pp. 481 à 505 et 577 à 589.

(7) Voir not. Josef Metzler, Traductions de la Bible en malgache (en allemand) c.r. dans *Bulletin de Madagascar*, mai 1966, N° 240, pp. 467 à 470.

(8) G. Debien, *La Christianisation des esclaves des Antilles françaises aux XVIIème et XVIIIème siècles*, Le Caire, 1956 et P. Borges, *Metodos misionales en la cristianizacion de America*, Madrid, 1960.

(9) Abbé Ernest Sevrin, *Les Missions religieuses en France sous la Restauration*, 1815-1830, Paris, Vrin, 1948.

(10) Voyez in *Mémoires de la Congrégation de la Mission de Saint-Lazare*, Tome IX, Madagascar, Cambrai, 1866, les plans de M. Monet pour Madagascar en 1735 et les séjours de Durocher de 1779 à 1783.

Il est évident qu'à Tamatave en 1818 comme en Imerina à partir de 1820, les missionnaires de la L.M.S. ne se consacrèrent qu'à l'œuvre d'alphabétisation, attendant des circonstances favorables pour lancer la véritable évangélisation ; en novembre 1818 David Jones expliquait aux directeurs de la L.M.S. la situation de Tamatave : «We are labouring under many disavantages and difficulties in teaching the malagash as we have no little books adapted for beginners, no sets of the lancasterian lessons, no stone pencils, no printing press, no boards, no presents to give to the Chiefs and to the children which are excessively dear at PortLouis. We hope that the Directors will take this to their considerations for send us at least a few slates and printing press (a small one) for we have learnt a little the art of printing at Gosport» (11). De retour à Tamatave en 1819 pour un second séjour, D. Jones écrivait à nouveau pour demander une presse :

«I shall need shortly a small printing press, if the Lord will give me health... for I shall compose Malagash lessons for the children that they may understand what they read» (12).

Monté à Tananarive en 1820 D. Jones, pourtant rejoint par un autre missionnaire, D. Griffiths, en 1821 se voit obligé de réitérer sa demande devant l'accroissement considérable du nombre de ses élèves et de ceux de Griffiths. La demande est transmise de Maurice par Charles Telfair, secrétaire du gouverneur de l'île Maurice :

«Mr J. asks the LMS to send missionaries who are unstructed in printing and are furnished with the materials in the English and Arabic characters together with printing papers... The press might be established at the Capital of Ova under Mr Jones eyes» (13). Pour plus de sûreté D. Jones s'adresse aussi au gouverneur de Maurice par l'entremise de James Hastie, agent de la Grande-Bretagne auprès de Radama :

«I am therefore, with regard to our present wishes for the information of His Excellency that the most necessary and desirable thing to be obtained in the course of the next year will be a good printing press, that we may be able to print catechisms, lessons, a collection of hymns for children and other things necessary for the mission. This would be exceedingly beneficial, not only to the mission exclusively, but to the country capable of managing and conducting the press» (14). Dans cette lettre, D. Jones faisait valoir l'argument de l'économie pour convaincre le gouverneur de l'intérêt d'une presse ; cet

---

(11) Archives L.M.S., *Letters Mauritius*, Box 1, F 1, J C, Port-Louis, Nov. 20th 1818 to Waugh.

(12) Archives L.M.S., *Incoming Letters Mad.*, B 1, F 2, J A, Tamatave, May 3rd 1819 to Burder.

(13) Archives L.M.S. *Letters Mauritius*, B 1, F 2, J A, 1821, Port-Louis ; to Burder.

(14) Archives L.M.S. *Letters Madagascar*, B 1, F 3, J C, June 15 th 1822, Tana, to J. Hastie.

argument était repris le 24 juillet de la même année à l'intention des directeurs: «A catechist would be very useful who has a perfect knowledge of the lithographic press in all that it can do and also of managing the printing business... They must be supported entirely by the Society until these people are more thoroughly convinced of the utility of our labours».

Cette demande de presse réitérée sans cesse entre 1818 et 1825 avait pour but de permettre aux missionnaires de reproduire à de multiples exemplaires les petits imprimés, utilisés dans les Ecoles du dimanche en Grande-Bretagne, qui permettaient d'obtenir tout à la fois une alphabétisation et une catéchisation des enfants des pauvres. Il y avait d'abord les catéchismes, car les missionnaires ne se mirent jamais d'accord sur l'utilisation d'un seul ouvrage. Le premier catéchisme anglais utilisé et le premier traduit en malagasy fut le *Shorter Catechism of the Church of England* mis au point au début du XVIIème siècle. Bien que réservé aux anglicans, Jones s'en servit d'abord parce qu'il ressemblait par son contenu aux divers catéchismes que les Lazaristes avaient traduits en malagasy et lui serait ainsi plus facile à traduire ce qu'il fit dès 1821 ; ensuite parce que le catéchisme anglican était beaucoup plus simple et plus réduit que celui des presbytériens. Le *Standard Presbyterian catechism* de 1648 qui dans sa version réduite était plus couramment appelé Shorter Assembly's Catechism (15) comportait deux grandes parties divisées en 107 questions qui, de l'aveu même des pasteurs et éducateurs dissidents, étaient impossibles à mémoriser et bien souvent à comprendre pour les jeunes Anglais ! La première partie du catéchisme anglican comportait les Dix Commandements (le Décalogue) et le Notre Père exactement comme le *Petit Catéchisme* du Père Bourdaise (1657) ou le *Catéchisme abrégé du Père Caulier* (1785). Ces deux catéchismes romains furent mis à la disposition des missionnaires protestants, le premier par le missionnaire Milne en route pour la Chine qui l'expédia en 1813 depuis Maurice à Londres où il fut publié dans le numéro de janvier 1814 de l'*Evangelical Magazine ;* le second fut prêté à Jones puis à Griffiths par leur collègue de Maurice, le Rév. Le Brun qui entretenait d'excellents rapports avec le dernier Lazariste de l'île, l'Abbé Flageolet (16). Il est presque certain que ce missionnaire catholique prêta à Jones et Griffiths sont propre *Catéchisme abrégé à l'usage des Madécasses,* resté manuscrit et qui fut aussi consulté par les Jeffreys en 1822 (17). Ces différents catéchismes servirent de modèles aux premières impressions réalisées à l'île Maurice en 1826 : le *Notre Père* et les *Dix Commandements*, en malagasy.

---

(15) Ce catéchisme traduit par Griffiths en 1826 donna lieu à de vives oppositions parmi les missionnaires de Tana, certains contestant la traduction. *Letters Madagascar*, B 2, F 3, J B, Jones et Griffiths, to Burder Tana, June 14th 1826, et *Committee Minutes* Monday January 28 th 1828.

(16) *Dictionnaire de Biographie Mauricienne*, N° 16, p. 489-490 ; Raymond Delord, *L'énigme de la Grammaire Madécasse*, in *Bulletin de l'Académie Malgache*, t. 48/49, 1970, pp. 9-15.

(17) Auguste Toussaint, *Notes de Bibliographie malgache*, in *Mémoire de l'Académie Malgache*, hors série, 1948, pp. 39-42 ; Keturah Jeffreys, *The Widowed Missionary's Journal* Southampton, 1827, pp. 22-25.

Le premier catéchisme imprimé en malagasy est une traduction du catéchisme de John Brown de 1781 réalisée en 1824, d'abord par Griffiths (18), puis par Jeffreys. C'est la traduction de Jeffreys emportée en Grande-Bretagne par sa veuve, qui fut imprimée à Londres par la Wesleyan Methodist Missionary Society en 1826 sous le titre : *Catechism any ankizy madinika.* Il n'y eut pas de catéchisme imprimé à Tananarive avant 1828. Cette année-là on imprima à 1 500 exemplaires une adaptation du *Shorter Assembly's* réalisée par Griffiths sous le titre : *Fanadinana ny Tenin'Andriamanitra* ; il comportait 31 pages (19). Il fut reédité par les soins de Johns et Freeman en 1833 à 1 000 exemplaires (20). Au total pour la période, en tenant compte des incertitudes sur la production des années 1830-1833, on peut dire que le nombre de catéchismes malgaches mis en circulation par les missionnaires n'atteignit jamais 4 000.

Ces imprimés relativement volumineux, entre trente et quarante pages n'étaient utilisés que le dimanche, d'autre part leur présentation sous forme de questions et réponses permetait un enseignement purement oral par la répétition ou par la dictée. On peut affirmer d'après les journaux de Jones et de Griffiths que les exemplaires imprimés furent surtout destinés aux «moniteurs» et aux catéchistes qui partaient dans les villages alentours.

Dès les débuts les missionnaires préférèrent utiliser directement la Bible pour enseigner la lecture et l'écriture. Ils affectionnaient tout particulièrement le Nouveau Testament, la «Parole du Christ» comme ils disent, et les passages normatifs ou cosmogoniques de l'Ancien Testament. Jusqu'en 1822 les missionnaires utilisèrent des imprimés anglais fournis soit par le gouvernement de l'île Maurice (envoi de Telfair en 1821), soit par la British and Foreign Bible Society (envoi de 50 Bibles anglaises et de 200 Nouveau Testaments en 1823), soit encore par les Auxiliary Societies de la L.M.S. en Grande-Bretagne (envoi d'un lot d'imprimés en 1825) (21). Une lettre de Jones en 1822 nous explique comment se faisait cet enseignement à partir de textes imprimés en anglais (22). Les débutants apprenaient à reconnaître et à épeler les lettres de l'alphabet, ensuite ils apprenaient les syllabes à partir de textes religieux transformés en syllabaires. Le premier texte religieux imprimé en 1827 à Ambato-

(18) Archives L.M.S., *Letters Madagascar,* Tana, Nov. 4th 1824, to Burder John Brown était un pasteur wesleyen de Bradford, où il lança un Sunday School dès avant 1781. Il mit au point un certain nombre de petits manuels scolaires dont un catéchisme qui fut édité par la Sunday School Union dont il fut un des fondateurs en 1803.

(19) James Sibree, *Bibliography of Madagascar,* Antananarivo, 1897 ; Report of the LMS March 3rd 1828.

(20) Archives L.M.S., *Letters Madagascar,* Tana, may 1833, Johns, Freeman and Canham to the Directors.

(21) Archives L.M.S. *Letters Mauritius,* Port-Louis, 1821 ; Telfair to Burder *Letters Madagascar,* June 14th 1826 ; Jones & Griffiths to Burder, William Cousins *The Bible in Madagascar,* BFBS, London, 1904, pp. 5-7.

(22) Archives L.M.S. *Letters Madagascar,* Tána, March 27th 1822, Jones to Burder.

nakanga est un extrait de la Genèse I, i-23 ainsi adapté, mais en malagasy. Les élèves les plus avancés lisaient directement des parties de la Bible qui leur étaient distribuées. L'imprégnation des textes sacrés du christianisme se faisait à tout moment et à toute occasion, on comprend que les missionnaires ne se soient pas hatés d'imprimer un ouvrage aussi volumineux et si peu utile que la Bible complète (1420 pages) avant 1835. Leur préférence alla toujours aux petits extraits ou à la rigueur au Nouveau Testament (3 000 exemplaires entre 1829 et 1830), du moins en ce qui concerne les deux vétérans Jones et Griffiths. En 1823 Griffiths exposait aux directeurs leur position :

«It is my intention as that of Mr Jones to have the bulk of the children to learn to read and write their own language, and as soon as some of these shall be able to read and write, it is our intention to establish schools as numerous as possible in the villages around. Then it will be of some use to have books printed and the Scriptures translated into their language». En 1822, à propos de son catéchisme composé sur le modèle de celui de Jones il expliquait la nécessité d'être simple : «As we have to do with babes the atmost simplicity and the greatest plainness are requisite» (23).

La politique d'éfficacité et de rentabilité des missionnaires n'aurait pu être modifiée que si s'était manifestée une demande, un besoin d'imprimés chez les Malgaches. Ce besoin se manifesta très vite mais contrairement à ce qu'on pense généralement absolument pas pour la Bible ou pour quelques textes religieux, mais pour des cantiques. Dans leur journal à la date du dimanche 29 février 1824 Jones et Griffiths racontent comment, après avoir prêché en malagasy dans l'école du Rova aux soldats et aux officiers, ils remarquèrent de nombreuses personnes qui attendaient dans la cour. «They were very much taken up with the singing and therefore borrowed our hymn books to copy the hymns composed and written in their own language». Cette demande dont les missionnaires surent tirer immédiatement profit explique que le *Fihirana natao ny hiderana an'Andriamanitra,* ait été un des premiers textes imprimés à Tananarive dès 1827 à 800 exemplaires, réédité avec des augmentations en 1834 sur la presse lithographique (24) et encore en 1836 à 4 500 exemplaires typographiques (25). Cela représente le plus fort tirage réalisé à cette époque pour un ouvrage qui, dans sa dernière édition, atteignait 100 pages ! Le Nouveau Testament qui fût de tous les textes de la Bible le plus imprimé, ne dépassa jamais avant 1836 les 3 000 exemplaires.

A côté des chants religieux les missionnaires sentirent rapidement la demande de tracts qui se manifestait chez leurs élèves et leurs proches. Le goût des fables et des apologues était déjà exploité dans les livres de lecture des

(23) Archives L.M.S., *Journals Madagascar,* Box I, N° 2, Griffiths, March 1823 ; Box I, N° 4, Griffiths, July 1822.

(24) J. Cameron & W.H. Bleek, *The Library of his excellency sir George Grey,* K.C.B. London à Capetown, 1859, chap. «Music», N° 715.

(25) Archives L.M.S., Johns, Freeman and Canham, Lettre citée plus haut.

écoles qui comportaient une partie «Stories». Entre 1830 et 1835 les missionnaires imprimèrent 18 tracts numérotés à 2 000 exemplaires chacun. Trois d'entre eux existent encore, numérotés N° 3, N° 17, N° 18, mais rien n'interdit de penser qu'il n'y en eut d'autres (appartenant à la même série) entre 1835 et 1836 (26). Trois autres tracts numérotés mais datés et signés par Freeman (1834 et 1835), le dernier sans date ni nom d'auteur, sont encore répertoriés dans la bibliothèque de sir Georges Grey au Cap. Il faut y ajouter trois tracts tirés à 2 000 exemplaires en 1833 signés respectivement Canham, Johns et Freeman (27), et six sermons écrits par Johns en 1835. Ces différents tracts comptaient en général une douzaine de pages.

Il est intéressant de remarquer que c'est soit sous la forme de cantiques (28), soit sous celle de fables (29) que les premiers Malgaches qui à cette époque eurent la chance d'être imprimés manifestèrent leur talent. Ce n'est donc pas la Bible qui est à l'origine de la littérature malgache !

Reste à examiner quel a pu être, dans l'évangélisation protestante le rôle des images. On se souviendra en effet de l'extrême importance de la xylographie dans la christianisation des campagnes européennes du XIVème au XVIIIème siècle, puis du rôle des images pieuses dans la pratique missionnaire des Lazaristes à Madagascar. D'autre part les missionnaires de Tananarive reçurent en 1822 un don du gouverneur Farquhar composé d'une presse lithographique et de cinq pierres de rechange. A première vue il semble que les missionnaires des années 1818-1836 n'aient fait aucun usage de l'image. D'après les documents existants la première utilisation de la lithographie aurait eu lieu en 1832 (30), les deux premières images xylographiques auraient été tirées en 1834 (31). Dans les deux cas il s'agit d'ouvrages scolaires.

Il apparaît que les premiers missionnaires protestants ne se servirent pas de la presse lithographique et des bois gravés non par hostilité aux images dont ils connaissaient en Europe la valeur, mais par incompétence. David Jones dès réception de la presse en 1822 demandait aux directeurs un catéchiste capable de la faire fonctionner (32) : Griffiths et Jeffreys faisaient de même dans leur correspondance en 1824 et à la veille de recevoir la presse typographique

---

(26) J. Cameron & W.H. Bleek, *op. cit.*, chap. «Tracts» N° 696.

(27) Archives L.M.S., Lettre citée plus haut.

(28) J. Cameron & W.H. Bleek, *op. cit.*, «Hymn on the uncerttainty of life» composed by John Rainisoa et «Another Verse», in *Malagasy Grammar* by D. Griffiths, 1854.

(29) *Ibid.*, *Angano* contains 13 fables in 7 numbered sections, printed apparently at Tananarivo before 1834.

(30) *ibid.*, et J. Sibree, *op. cit.*

(31) Cameron & Bleek, *op. cit.*, N° 677, Famakian-teny nalaina tamy ny teny n'Andriamanitra hampianarana fahendrena ; the front cover with, a wood cut, and the back cover with a woodcut, 1834.

(32) Lettre citée plus haut, March 27th 1822.

Jones et Griffiths renouvelaient une dernière fois leur demande (33). Ce n'est que lorsqu'on eut reçu à Maurice le manuel de lithographie de Ackermann : *Complete course of Lithography*, traduit et imprimé à Londres en 1818 et qu'une presse lithographique ait commencé à fonctionner à Port-Louis en 1832 dans les ateliers de Joseph Vallet que James Cameron fut en mesure de se lancer dans la reproduction d'images (34). Il est certain qu'il manqua de temps pour développer sa production.

La grande période de la xylographie et de la lithographie à Madagascar débute en 1862. Sur la vieille presse donnée par Farquhar, Cameron, puis Kingdom de la mission Quaker, fournirent aux missionnaires et aux catéchistes un matériel dont ils se servirent dans la meilleure tradition catholique, ainsi qu'en témoigne cette lettre de Joseph Sewell, missionnaire dans la région d'Arivonimamo en 1869.

«... A few lesson books, and a few Bible pictures of the Life of Christ, His crucifixion, Anassias struck dead, Moses found by Pharaoh's daughter, the Brazen Serpent, and Daniel in the lion's den, attracted people who were entirely ignorant of everything connected with our blessed Saviour. When I first used the pictures... my talk took the heart of the audience amazingly (35)».

On le voit «un livre à lui seul... n'a jamais convaincu personne». Mais qui ne peut-on convaincre avec des milliers de tracts, de feuillets de livrets répétés et commentés à longueur d'année ? En ce sens pour prendre la mesure de la diffusion du christianisme à Madagascar il me paraît plus utile de recenser et «d'étudier» par thème cette littérature souvent perdue et en tout cas difficile d'accès dans les bibliothèques, ces *Libelles*, qui sont comme le dit le Pr Mandrou «l'instrument par excellence de la diffusion populaire des idées nouvelles».

II

L'IMPRIMERIE ET L'EDUCATION

Robert Mandrou insistait sur la force que donnait aux doctrines nouvelles le livre et le libelle qui restaient chez ceux qui les avaient reçus pour être lus et relus à longueur d'années. Il soulignait aussi la force que cette permanence de l'imprimé donnait aux nouvelles religions dans leur système d'enseignement et notamment au protestantisme, «les académies protestantes sont d'abord des écoles de lecture, de même que les pasteurs qui en sortent sont des maîtres de lecture...».

(33) Lettre citée plus haut, June 14th 1826.

(34) M. Daruty de Granpré, «L'Imprimerie à Maurice depuis 1810», in *J.O.M.*, 15 octobre 1902.

(35) Joseph Sewell in *FRIEND* (périodique quaker), 1870, 4f. ; cité dans Otto Peetz, *Friends' Mission Work in Madagascar up to 1927*, and its doctrinal implications, thèse dactylographiée, Oxford, 1960, pp. 72-73.

L'alphabétisation et l'évangélisation furent pour les missionnaires deux aspects d'une même entreprise : elles utilisèrent toutes deux la même arme : l'imprimerie. On peut se rendre compte à la lecture des lettres de missionnaires citées dans la première partie de cette étude que le premier souci des missionnaires fut d'apprendre à lire aux jeunes malgaches et que c'est dans ce but qu'ils se soucièrent d'abord de se procurer une presse. La méthode d'enseignement qu'utilisaient les missionnaires avait été mise au point par le quaker John Lancaster à la fin du XVIIIème siècle. Cette méthode à l'étude de laquelle m'avait poussé M. Auber Rabenoro, est connue sous le nom de «monitorial system» (enseignement mutuel en français) et ne permet qu'un nombre restreint d'élèves par maître au départ. Le maître doit pouvoir montrer à chaque élève les lettres et les mots, mais aussi les objets désignés par ces mots ou commençant par la lettre désignée. Le rôle de l'imprimerie était de fournir des abécédaires illustrés, qui évitaient au maître la peine de dessiner, et surtout de permettre une démultiplication rapide de l'enseignement, chaque groupe de six à huit enfants recevant les lettres, les images et les mots qu'un élève plus avancé expliquait et faisait répéter (36). L'absence de ce matériel imprimé gênat beaucoup Jones et Bevan à Tamatave : «Being destitute ot the necessary means of proceeding, we were obliged to write the alphabet, and the first spelling lessons on the sand, then with the pen...» (37).

Les livres de lecture qui leur furent envoyés de Grande-Bretagne dès 1821 étaient ceux que l'on utilisait dans les Sunday Scools depuis la fin du XVIIIème siècle. Le prototype de ce qui fut utilisé en Imerina pendant toute la période pionnière est le *Reading Made Completely Easy* composé par William Paley en 1790 et constamment réédité jusqu'en 1855. Ce manuel était distribué ou vendu par la British and Foreign School Society à laquelle bien des membres de la L.M.S. appartenaient. Tous les manuels utilisés commençaient par une partie «alphabet» (16 % du nombre total de pages) dans laquelle un mot et une image en regard, à gauche, étaient utilisés pour inculquer la valeur de chaque lettre imprimée à droite. Ensuite venait une partie «syllabaire», composée d'extraits des Ecritures disposés pour une lecture mot-à-mot ; c'est ce que les missionnaires ont traduit en malagasy par «Famakian'teny» (entre 23 et 46 % du total) ensuite venaient des illustrations xylographiques de la vie des Apôtres, (pour le *Reading Easy*) ou des petits exercices sous forme de jeu nommés «Miscellaneous». Le Notre Père, le Credo et diverses questions et réponses de catéchisme s'y trouvaient aussi inclus (entre 20 et 30 %). Selon les auteurs on trouve soit des leçons de conduite (46 % dans le *Reading Easy*), soit des «Storie», soit encore des extraits plus difficiles de la Bible (38).

---

(36) Thomas Laqueur, *Religion and Respectability. Sunday Schools and Working class culture 1780-1850*, Yale University Press, 1976, pp. 113-119 et 206-214.

(37) Archives L.M.S., *Letters Mauritius*, Box 1, F. 1, J.C. Port-Louis. Nov. 20th 1818, Bevau to Burder.

(38) Thomas Laqueur, *op. cit.*, pp. 113-119 et 206-214.

Les premiers tirages effectués en 1827 sur la presse d'Ambatonakanga par D. Jones et J. Cameron correspondent exactement aux différentes parties d'un manuel de lecture du type *Reading Easy*. On trouve d'abord, l'abécédaire : *Ny Anarana ny Abidy Malagasy* Genesisy I, i-23, natao famakian-teny, les Dix Commandements : *Ny Didy Folo* et un extrait des Ecritures Exodus chap. XV, i-12, plus une partie du verset 13. On peut sans risque d'erreur affirmer que la première tâche assignée à l'imprimerie par les missionnaires a été de leur fournir des manuels scolaires d'un type éprouvé en Grande-Bretagne qui rendaient inutile l'impression de catéchisme et familiarisaient les élèves avec les textes de la Bible.

Pourtant dès 1826 pour des raisons qui me sont inconnues les missionnaires décidaient de séparer les leçons de catéchisme du reste et à côté du premier catéchisme malgache (voir plus haut) ils imprimaient le premier livre de lecture élémentaire en malagasy : *Ny fototry ny fianarana,* en 24 pages comprenant 13 pages abécédaires, 5 pages de *Famakian'teny*, des extraits de Corinthiens, Ephésiens, Genèse, Actes des Apôtres et des Epîtres aux Romains. Le seul exemplaire existant n'est pas daté, mais on sait que les seize pages proprement scolaires furent imprimées en 1828 (39). Ce manuel donna lieu à des rééditions partielles (1832, 1833) ou complètes (1834) ; le tirage de 1833 atteignit 4 500 exemplaires.

L'enseignement technique n'eut pas droit pendant longtemps aux honneurs de la presse typographique, c'est sur la presse lithographique que J. Cameron imprima en 1832 son manuel de Sciences physiques intitulé : *Fampianarana ny amy ny Specific Gravity* en 32 pages. Quant à l'Arithmétique, au programme des missionnaires dès le début, elle semble avoir été très longtemps enseignée en anglais et ce n'est qu'en 1836 que Jones et Griffiths mirent sous presse leur : *Fanasina fampianarana ny fomban'ny Isa* en 52 pages (40).

On peut se demander quelle pu être alors l'importance pour l'éducation des Malgaches du gros *Diksionary* anglais-malagasy de Freeman ; imprimé dans le même temps que la Bible complète ; il semble, comme elle, avoir surtout eu valeur de symbole.

Si nous récapitulons le nombre d'éditions d'ouvrages strictement scolaires qui furent faites entre 1827 et 1836 nous ne pouvons qu'être frappé par la maigreur du bilan : il n'y eut qu'une seule édition limitée de l'alphabet malgache et encore non pas à des fins pédagogiques mais « for general distribution to secur by the King's direction, uniformity in the orthoepy (orthocopy) of the language». On ne trouve qu'une seule réédition du cours complet de lecture adapté par Jones et Griffiths en 1826 ; d'après la lettre signée Johns, Freeman

(39) L'exemplaire existant est répertorié N° 670 dans le catalogue de Cameron et Bleek, *op. cit.*, La mention de la mise sous presse de «200 copies of a small spelling book of sixteen pages» se trouve dans le *Report of the LMS for 1828* par W. Ellis *History of Madagascar*, vol. II, p. 391.

(40) J. Sibree, *op. cit.*

UNIVERSITAIRE BIBLIOTHEQUE TANANARIVE

et Canham il semble qu'ils en aient prévu une autre, mais on n'en trouve pas trace, à moins qu'il ne s'agisse du *Famakian'teny* illustré de 1834 (voir plus haut). Pour le reste il ne s'agit que d'extraits des Ecritures que l'on peut aussi bien ranger parmi les libelles de propagande religieuse. On sait par ailleurs que les missionnaires enseignaient en anglais, jusqu'en 1822 exclusivement à l'exception des leçons de catéchisme, ensuite en grande partie pour les élèves avancés ; de ce fait ils faisaient venir de Grande-Bretagne tout leur matériel pédagogique : grammaires et livres de lecture. Parmi ces ouvrages la grammaire de Murray désignée sous le nom de *Murray's easy lessons* ainsi que le livre de lecture de Russel semblent avoir eu leur préférence (41). Malgré cela on reste surpris de la faible importance numérique des imprimés scolaires réalisés par les missionnaires avant 1836.

Cette surprise fut celle de Fernand Brot qui, en 1902, dressait le bilan de l'activité des missionnaires dans le domaine de l'imprimerie ; quoique teintées d'un anti-cléricalisme dont l'auteur ne se cachait pas, ces remarques ne manquent pas d'une certaine vérité.

«Les ouvrages purement scolaires, malheureusement passèrent, à la L.M.S., au second plan. Ce furent les livres religieux qui prédominèrent immodérément. On apprit aux Malgaches à lire juste pour leur enseigner les saintes écritures, ou à peu près». Pourtant on ne peut pas dire que les missionnaires, en bloc, eurent pour unique souci et pour seule occupation la traduction et l'impression des Ecritures. L'attitude des premiers missionnaires, malgré ce qu'en écrit M. L. Munthe, fut même tout à fait opposée (42). Dans son journal de 1823, Griffiths affirmait que son intention ainsi que celle de Jones était avant tout de faire œuvre scolaire (43) et ensuite seulement de se préoccuper de livres et de Bible (44). C'était la sagesse même et pourtant nombreux furent leurs collègues, en particulier Jeffreys, Freeman et Johns qui ne partagèrent pas ce point de vue. En 1823, face à Jeffreys, Griffiths affirmait que la tâche du missionnaire n'était pas seulement de précher l'Evangile, de traduire les Ecritures et de converser avec les gens mais d'établir des écoles. A cette époque Jones et lui avaient déjà traduit et adapté des ouvrages pédagogiques anglais et des catéchismes tout en s'adonnant à l'étude du malagasy et à la traduction de la Bible. Il convient de remarquer qu'eux seuls sont les auteurs des manuels de lecture qui circulèrent pendant cette période.

---

(41) Lindley Murray, *English Grammar adapted to different classes of learners*, York, 1ère éd., 1795, 54ème éd. en 1846. Robert Russel, *A little book for children and youth*, 1ère éd. 1696.

(42) Ludwig Munthe, *op. cit.*, p. 47 et p. 72, à propos de Jones l'auteur écrit que leur volonté de traduire la Bible «les conduisit à subordonner même l'œuvre scolaire à cette tâche principale» ; mais, p. 72, il écrit que Jones, en 1822, «est arrivé à comprendre qu'un missionnaire ne peut éviter l'enseignement et les écoles...».

(43) Journal cité plus haut.

(44) Lettre citée plus haut.

Griffiths et Jones appuyaient leur position sur l'enseignement du Docteur Bogue, mort en 1825, que ni Jeffreys, ni Johns ni surtout Freeman ne connurent. Dans son séminaire de Gosport, Bogue était chargé de la formation des futurs missionnaires de la L.M.S., mais une grande partie de son enseignement nous demeure inconnue. Heureusement certains de ses anciens élèves ont transcrit une partie de ses cours. Griffiths rappelle dans son journal un intéressant souvenir de Gosport, confirmé par Jones :

«... the Rev. Dr severaly reprimended one of the Missionary students for saying that he did not intend to go out and trouble himself with schools, and the Rev. Dr declared to him that if he not consider the establishing and superintending of the schools as constituing an important part of the duties of a Missionary and exert himself to the utmost in his power to promote them, he must give up all thought of going out as a Missionary».

Mais quelle était réellement la doctrine de la L.M.S. telle que l'enseignait le Dr Bogue à Gosport ? L'enseignement dans le séminaire comprenait 420 conférences réparties sur deux années plus des exercices pratiques (45). Sur ce total considérable 35 seulement sont parvenues jusqu'à nous grâce au cahier d'étude du missionnaire Moffat. Elles sont répertoriées aux archives de la L.M.S. sous le nom de *Missionary Lectures.* Parmi ces conférences s'en trouvent trois qui touchent aux problèmes de l'imprimerie : N° 9 «On writing and publishing Books» ; N° 10 «On Setting up a School» ; N° 25 «Of the Duration of a Mission in a Country». De l'étude de ces trois leçons il ressort que pour Bogue l'essentiel, le point central de toute l'activité missionnaire est la prédication, la propagation du *Verbe,* à l'image des Apôtres premiers et seuls véritables missionnaires de tous les temps. La prédication, selon Bogue, est «une institution divine» à laquelle tout doit être subordonné ; discussions, conversations, catéchisme, livre, école ne sont que des préparations ou des adjuvants. Ce qui peut surprendre, c'est que la diffusion des livres religieux ait été placée en dernier lieu parmi les préoccupations du missionnaire par Bogue ; cela est d'autant plus étonnant que parmi ces livres se trouve la Bible (46). Dans la leçon N° 9 Bogue affirme explicitement que si le missionnaire doit avoir une connaissance parfaite de la Bible et posséder dans sa bibliothèque les meilleurs commentaires, il n'en demeure pas moins que la diffusion de l'Evangile dans le texte, la lecture et l'impression de la Bible sont les aspects les moins importants de la prédication. Bogue, il convient de le rappeler était un représentant de l'aile «éclairée» du «New Dissent», celle qui a fourni les grands économistes du siècle, et il ne regardait pas sans une certaine méfiance les manifestations obscurantistes du mouvement évangélique dans les classes populaires et en particulier l'attachement ingénu et presque superstitieux à la Bible, cette «biblolâtrie» dont on a parfois accusé les Malgaches.

---

(45) *Commites of Examination Minutes,* May 15th 1815, Archives L.M.S.

(46) Pour une étude détaillée de l'enseignement à Gosport voyez Raymondo Turtas, *L'Attivita e la Politica Missionaria della Diresione della London Missionary Society, 1795-1820,* Universita Gregoriana Ed., Roma, 1971, pp. 191 à 202.

D'un autre côté dans son souci de suivre rigoureusement les actes des Apôtres, Bogue était conscient de la nécessité pour le missionnaire de ne pas rester en place trop longtemps, d'aller rapidement de régions en régions enseigner toutes les nations. Il devait donc rapidement faire des disciples qui prendrait sa succession. Or les missionnaires modernes avaient perdu le charisme de ceux des temps apostoliques, le don des langues, celui de faire des miracles, etc. Le missionnaire ne pouvait désormais, plus «faire» de disciples, il devait en «former» par une longue et soigneuse éducation. On le voit les affirmations de Jones et Griffiths concernant la nécessité de créer des écoles étaient bien conformes à l'enseignement qu'ils avaient reçu.

Bogue ajoutait que par rapport aux missionnaires des premiers temps, ses élèves avaient un avantage qui compensait leur manque de dons charismatiques et surnaturels, c'étaient l'imprimerie. En digne héritier de la tradition allemande, Bogue affirmait que ses élèves comme jadis les Frères de la Vie Commune de Rostok étaient «prêtres de Dieu, enseignant non par la parole parlée, mais par la parole écrite». Utilisée opportunément, l'imprimerie pouvait abréger le temps nécessaire à la diffusion de l'Evangile et au bout de cinquante ans l'envoi de missionnaires étrangers pourrait cesser. En 1809, Bogue obtenait des directeurs une somme d'argent destinée «à l'acquisition d'une presse jugée utile pour enseigner aux étudiants l'art de l'imprimerie» (47) ; c'est sur cette presse que Jones fit ses premières armes.

On pourrait croire dès lors que Bogue assignait à l'imprimerie un rôle purement éducatif et qu'il n'attachait guère d'importance à la traduction de la Bible et surtout à son impression, pourtant ainsi que l'a souligné Ludwig Munthe, il achevait une des ses leçons par la phrase : «A missionary will acquire a great honour to himself who translated the New Testament or the whole Bible into the language of the heathen». Cette petite phrase est révélatrice de l'état d'esprit de nombreux missionnaires comme Jeffreys, Freeman ou Johns qui espéraient devenir un nouveau Zingenbald ou un autre Carey et dont l'humilité chrétienne n'était pas la plus grande vertu !

Remarquons que l'enseignement de Bogue portait en lui-même beaucoup de contradictions dont les déchirements des missionnaires sur le terrain ne sont peut-être que la conséquence. D'un côté Bogue caressait un certain rêve primitiviste de la prédication par la parole reléguant l'éducation textuelle et l'usage des imprimés au rang d'auxiliaires du Verbe, de l'autre il était tenaillé par une hâte millénariste qui lui faisait rechercher tous les moyens d'accélérer la diffusion de l'Evangile, même si cette diffusion n'était que formelle, sous la forme de la distribution du Livre imprimé. J. Bennet, le biographe de Bogue, ancien élève de Gosport, écrivait «If the pecularities of a certain school in theology were ever recommanded at Gosport, they were those of the american divines and

(47) **Archives L.M.S.,** ***Board Minutes,*** **Feb. 9th 1809.**

especially of Brainerd and Edwards in whose almost all that is valuable in the transatlantic was for the greatest part of David Bogue's time embodied» (48). L'essentiel à retenir de la doctrine des théologiens du réveil américain et surtout de Brainerd est leur certitude de la fin prochaine du monde, fixée par certains à 1866 ! Après avoir lu dans le déroulement de la Révolution et de l'Empire les signes de la fin des temps, les millénaristes et Bogue avec eux, voyaient revenir le Pape et la Monarchie en France comme une redoutable péripétie qui risquait de prolonger encore le règne de l'Antéchrist, il fallait intervenir. Or selon leur lecture des textes de l'Apocalypse la fin du règne de l'Antéchrist et l'établissement du règne des Saints devaient intervenir lorsque «l'Esprit du Seigneur aurait rempli la terre», autrement dit lorsque l'Evangile aurait été prêché dans tout l'univers. Pour précipiter la venue du règne millénaire il fallait hâter la diffusion de l'Evangile et faire en sorte qu'elle fût réalisée dans les cinquante années à venir pour que la fin du monde correspondît à la date de 1866 !

A mon avis la hâte que les missionnaires ont mis à imprimer et à distribuer la Bible en Imerina répondait soit à l'enseignement reçu, soit à leurs propres convictions millénaristes qui leur faisaient voir en Ranavalona un avatar de l'Antéchrist, soit encore à l'orgueil retiré d'une transcription et d'une impression de la Bible dans une langue païenne.

«Les missionnaires manquèrent-ils encore de mesure dans leur prosélytisme, à l'exemple des moines (sic) de la côte est ? Il faut le croire, car leur lutte contre les idoles nationales et le culte des Vazimba provoqua une réaction qui commença à se manifester dès le commencement du règne de Ranavalona Ière». Pour Brot qui écrit ces lignes les missionnaires eux-mêmes sont responsables de la réaction qui s'abattit sur leur œuvre, ils le sont en particulier par l'usage qu'il firent de l'imprimerie : un outil exclusif de propagande religieuse donc politique et d'une propagande particulièrement subversive et intransigeante à l'égard du culte national et de la tradition. Comme je l'ai montré plus haut la presse servit de moins en moins à l'œuvre d'éducation et de plus en plus à la diffusion de tracts et de libelles en nombre de plus en plus considérable, alors que le gouvernement n'avait alors en vue que l'éducation. Une preuve entre autres : la Bible était désignée par la reine dans un décret de novembre 1830 sous le nom de «Fampianarana» (lit. ce qui fait apprendre). D'autre part, lorsque la reine s'attaqua aux livres répandus par les Européens, seuls les ouvrages religieux furent détruits, elle ne s'attaqua pas à l'œuvre scolaire et n'ordonna pas la fermeture des écoles, bien mieux elle n'ordonna jamais l'arrêt de l'imprimerie, la presse cessa de fonctionner lorsqu'en 1836 Baker et Johns s'en allèrent pour Maurice.

J'irai plus loin en disant que, déjà sous Radama, les missionnaires avaient reçu des avertissements et que sans cesse Jones temporisait, en particulier en

---

(48) J. Bennet, *Mémoirs of the life of the Rev. David Bogue*, F. West and A.H. Davis, 1827, p. 124.

1828 lorsqu'il écrivait son affolement devant la précipitation que les deux derniers arrivés mettaient à réviser et à imprimer le Nouveau Testament. Mais dès 1822 Jones (49) et même Jeffreys relevaient l'hostilité que leur activité soulevait dans de larges couches de la population et que la poigne du roi parvenait tout juste à contenir : «It is true that we have the patronage of the King but there are many watching us with jealous eye and so far from being nothing to contribute anything to the Mission are expecting to receive and indeed how can they be expected to give to that the value of which they are not yet convinced» (50). D'autre part les missionnaires avaient placé et l'éducation et l'imprimerie en situation de monopole. En 1823 déjà Jeffreys s'étonnait des obstructions que ses collègues mettaient à toute tentative d'enseignement qui leur aurait échappé : «And why should we wish to be the sole instructors of the Malagash ? It is evident we cannot instruct them all. It can arise, in fact, from nothing but jealousy».

Plus grave, l'imprimerie était le monopole des missionnaires. Le seul ouvrage de littérature authentiquement malgache qui avait été imprimé avant 1834, les *Angano* de Ratsimihara ; Ramaholy, Ratsimandisa-Rainisoa et de Ramaka, ne fut jamais reédité. Durant une bonne partie du XIXème siècle l'imprimerie fut un monopole missionnaire.

Cela est extrêmement grave car l'imprimerie instaura de ce fait une concurrence intenable avec les traditions malgaches qui tentaient alors, dans l'entourage de la reine de se fixer par écrit mais qui ne pouvaient toucher qu'un cercle restreint de familiers de la Cour. Les traditions restèrent donc fragmentées, locales, parfois contradictoires ne parvenant ni à une acceptation ni à une audience nationale tandis que la Bible et les libelles introduisaient en force des traditions étrangères mais regroupées, cohérentes et unifiées ; or ces traditions-là étaient explicitement destructrices des fondements de la culture nationale. A. Delivré a fort bien compris le problème de la Bible face à la tradition malgache, il a aussi noté l'appropriation par les malgaches de la nouvelle technique de l'écriture pour fixer la mémoire sociale, mais il n'a pas pris en compte l'imprimerie et surtout le monopole missionnaire sur l'imprimerie pour expliquer la faiblesse numérique et la concentration géographique des œuvres des premiers écrivains malgaches (51).

Il est un fait qu'à aucun moment avant la fin du XIXème siècle, les Malgaches n'ont pu s'approprier la technique de l'imprimerie, non par manque d'appareils puisque deux presses restèrent à Antananarivo entre 1836 et 1862, non par manque de connaissances techniques puisque huit typographes avaient été formés par les missionnaires et un nombre plus important de pressiers, ils

---

(49) Archives L.M.S., *Letters Madagascar*, Box I, Juna-Dec. 16th 1822.

(50) John Jeffreys, Journal, 1822, Archives L.M.S., *Journals Madagascar*.

(51) Alain Delivré, *L'Histoire des Rois d'Imerina*, interprétation d'une tradition orale, Paris, Klircksieck, 19 4, p. 76 et p. 79.

auraient fort bien pu manipuler la rudimentaire presse de bois et peut-être même la presse typographique, mais par manque de papier.

Le problème du monopole du papier que l'on a si bien analysé pour l'imprimerie en Europe du XVIème au XVIIIème siècle n'a jamais été soulevé à Madagascar. L'imprimerie des missionnaires était totalement dépendante des dons en papier de la British and Foreign Bible Society, elle n'aurait même pas pu payer les frais de transport sans l'aide de la L.M.S. à Londres, car ces frais représentaient la moitié et parfois plus des frais totaux de fonctionnement de la presse.

L'achat et le transport du papier n'auraient pu être supporté par le gouvernement de Ranavalona. Restait la solution envisagée par les missionnaires eux-mêmes : faire du papier sur place. Déjà en 1827 Griffiths écrivait : «A printer to Madagascar would be a great acquisition to the Mission, if he would be acquainted with the art of paper making and book binding. Education will be very expensive unless paper can be made in the country» (52). Freeman la même année songeait à utiliser les compétences des fabricants antaimoro (53). Cameron parvint en 1832 à fabriquer du papier pour la presse lithographique avec l'aide de ses apprentis ; mais une fabrication importante et régulière aurait exigé de bonnes relations avec la côte est pour l'approvisionnement en écorces d'arbres et surtout avec les Antaimoro pour la technique, ce qui, dès la mort de Radama ne fut plus le cas. En ce sens le règne de Ranavalona marque un retard pour l'indépendance de Madagascar ; sans sa politique d'oppression à l'égard des provinces, qui sait si Madagascar n'aurait pas eu son papier, son imprimerie et une richesse en textes littéraires et historiques dès la première moitié du XIXème siècle ?

---

(52) Archives L.M.S., *Letters Madagascar,* B 2, F 4, J A, Tana, Jan. 6th, 1827.

(53) Archives L.M.S., *Letters Madagascar,* B 2, F 4, J A, Tana, May 30th 1827, sur les aptitudes à la presse du papier antaimoro, voir Colancon, Note sur la fabrication du papier dit «Antaimoro», in *Bulletin Economique,* 4ème trim. 1921.